A COMIC FROM MÉMO GROUP PRODUCTION

# MARMITE & MICRO-ONDES

2€.

## LES CRÉATURES DU POTAGER

ISSUE #22

AVEC UNE RATATOUILLE DE ... LÉGUMES MUTANTS !

4 DANS CE NUMÉRO :

FANTASTIQUES RÉCITS !

LE PLEIN DE SUPER-VITAMINES !

noot 2009

# Marmite & Micro-ondes

**La feuille de choux empotée**


## •Le mot du Patron

Le principe du fanzine, me dit-on, est que la sortie de chaque numéro est une surprise. D'abord par son contenu, ensuite parce que la rédaction a (enfin) réussi à boucler ce numéro. C'est en tout cas l'excuse qu'on me propose pour expliquer le gouffre temporel séparant le numéro précédent de celui-ci. C'est une excuse aussi farfelue que celle donnée par Ketty Steward lorsqu'elle doit éplucher quelques oignons. Mais ce n'est pas grand-chose comparé aux étranges aventures d'un chauffeur de maître que nous a confié Matthieu Grossi.

Il y a créatures et créatures, me dit-on encore, et si les précédentes tenaient de mutations naturelles ou contrefaites, celles entr'aperçues dans son potager par Mélanie Kalamarius sont d'une toute autre origine, et d'un emploi encore plus étonnant. Et ce ne sera qu'après avoir payé notre note au Ténia que nous serons en état de démêler l'écheveau d'absurde que nous sert dans ce numéro notre toujours improbable E-Traym.

Ainsi donc, vous avez maintenant un joli panorama des Créatures du Potager. Il ne vous restera qu'à aller biner un peu le vôtre pour nous dire ce que vous aurez personnellement vu...

A vous de faire votre cuisine, et bonne lecture !

*Le Patron*

### Au Menu


Légende aux petits oignons..... *Ketty Steward* .....3
Critique littéraire : «Du Monde à l'Assiette» ..... *Les Cuisson* .....6
L'Oisiveté ..... *Matthieu Grossi* .....7
Si même les tomates meurent..... *Mélanie Kalamarius* .....10
Le Civet de Connil ..... *Les Frères Cuisson* .....17
Le Potager d'Oncle Charles ..... *E-Traym* .....20
Critique littéraire : «La Chartreuse de Parme» .... *Les Cuisson* .....28
Encart publicitaire «Pateaugas» ..... *Elisa* .....29
*Notre illustrateur : Le Nootilus* ..... *30*
*Bulletin d'Abonnement*.....31
*Le Guide du Space-Routard*..... *Vincent Corlaix* .....31


*Le sous-titre est aimablement offert par Philippe Heurtel*


n° 22

## • LÉGENDE AUX PETITS OIGNONS
### *de Ketty Steward*

Qui n'a jamais remarqué l'irrépressible tristesse qui s'empare de ceux qui, par nécessité culinaire, débarrassent l'oignon des couches brunes, rouges ou blanches de sa peau pour le découper ?

Il ne s'agit pas là, comme on pourrait le croire, d'un mécanisme de défense du bulbe. Car si on tenait le compte de la quantité phénoménale d'oignons dévorés par jour dans le monde entier, il s'avèrerait totalement inefficace. Pour trouver l'explication de ces larmes, il faut remonter aux jours oubliés, à l'ère paradisiaque qui précéda la nuit des temps.

◆ ◆ ◆

À cette époque, l'homme n'était pas encore un mammifère. Ce n'était même pas un animal. L'homme était un végétal comme les autres. Très proche du poireau, il avait encore les deux pieds collés l'un à l'autre et plantés dans le sol du jardin qu'était la terre. Le Grand Jardinier s'occupait avec un soin jaloux de tout ce qu'il y cultivait.

Une fois par an, il parcourait les rangées, exauçant les désirs des fleurs, des plantes et des arbustes. L'année où la carotte avait souhaité obtenir sa fantastique couleur orange et où la pomme de terre avait obtenu des yeux pour voir le monde, l'homme-plante avait exprimé une requête très spéciale.

Il avait déjà un cerveau énorme, des yeux, une bouche et des bras, mais cette fois, ce qu'il demandait n'était rien moins que la mobilité. À sa requête, l'ensemble du potager et des parterres environnants fut traversé d'un immense frisson car c'était bien la première fois qu'une créature végétale souhaitait s'affranchir du sol nourricier et s'approprier un pouvoir jusque-là réservé au seul Jardinier. Tous soupirèrent de soulagement lorsque le Jardinier refusa cette modification en expliquant à l'homme-plante que le prix à payer était, de toute façon, trop élevé. À la place, il lui donna des feuilles très fines et très longues : les cheveux.

Pendant toute une année, l'homme rumina sa déception, persuadé que le Jardinier se réservait égoïstement le privilège de marcher sur toute la surface de la planète-jardin. « La voilà donc, sa façon de nous aimer ? Il nous garde plantés là, impuissants et dépendants de lui et nous offre des babioles pour empêcher notre révolte ! »

L'année suivante, sans surprise, il formula le même vœu.

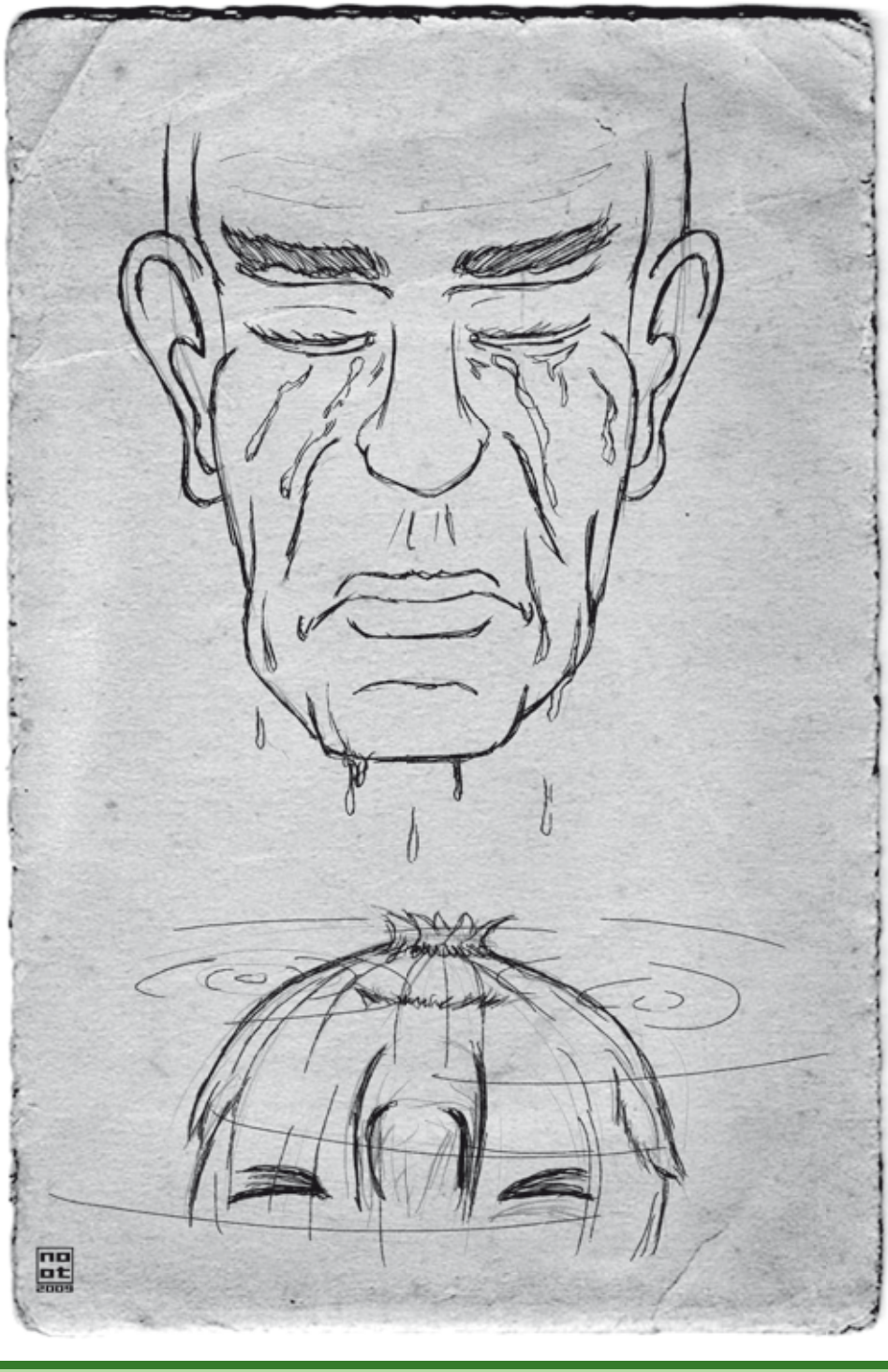
Alors le Maître lui répondit d'une voix triste :

– Je sais quelles sont les idées que tu nourris et je puis t'assurer que tu es dans l'erreur. Le pouvoir de te mouvoir à volonté n'est pas absolument inaccessible, mais il fait partie des pouvoirs supérieurs, de ceux qui exigent un sacrifice en échange. Je doute que tu sois prêt à en payer le prix.

– Je paierai tout ce qu'il faudra, mais je veux marcher ! répliqua l'homme.

– Écoute d'abord, conseilla le Maître du Jardin. Tu réfléchiras, et tu décideras...

– Non ! Quel qu'en soit le prix, je marcherai ! Je jure que je ferai n'importe quoi pour y arriver. »


no
ot
2009

Le Jardinier, bouleversé, expliqua alors à l'homme que pour marcher, il devrait consentir à sacrifier la vie d'un autre légume. Il lui faudrait le déshabiller et, à l'aide d'un couteau (le Jardinier lui expliqua ce qu'était cet outil) le découper en rondelles. Après ce rituel révoltant seulement l'homme pourrait sortir de la boue et marcher librement sur toute la terre.

L'homme fut horrifié par cette révélation et réalisa qu'il avait juré sans réfléchir. Le Jardinier aurait sans doute pu lui indiquer le moyen de contourner son engagement intempestif, mais l'orgueil de l'homme était aussi développé que l'impressionnante chevelure qui lui chatouillait le dos. Il refusa de revenir sur ses mots et de renoncer publiquement à son rêve et se déclara prêt à procéder, sans attendre, à la cérémonie

Le seul légume à portée de sa main était l'oignon, son plus proche voisin ; celui avec qui il discutait les soirs de pleine lune, celui qui riait de ses bons mots et recueillait ses confidences. La tristesse de l'homme était immense et profonde mais son désir de marcher et de tenir tête au Jardinier surpassait tout.

L'oignon ne prononça pas un mot lorsque l'homme l'arracha doucement du sol et, armé d'un couteau, commença à le dévêtir. L'homme affichait un air décidé, malgré les larmes qui coulaient sur ses joues au fur et à mesure des couches. Il était conscient de sa lâcheté, de son égoïsme et de sa cruauté mais continua à éplucher l'oignon minutieusement, jusqu'au bout, avant de le découper en fines tranches sous le regard désapprobateur de la flore tout entière. Peu après, lorsqu'il sentit se relâcher l'étreinte de la terre sur son corps, l'homme s'empressa de quitter la compagnie de ses compagnons de potager hostiles et erra longtemps sans but sur la planète.

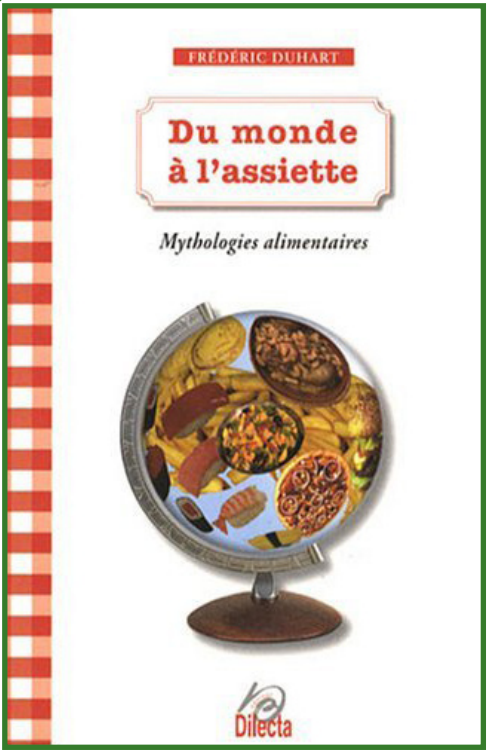
Aujourd'hui, des millions d'années après, l'homme entièrement transformé n'a désormais plus grand-chose en commun avec la nature qu'il n'a eu de cesse d'offenser et d'asservir. Loin de regretter sa première trahison, il aime se souvenir que les sacrifices sont quelquefois nécessaires et se prépare des plats aux petits oignons.

Cependant, chaque fois qu'il doit peler et découper le bulbe sympathique, l'homme, marqué à jamais, revit malgré lui le même déchirement. Aussi cruel soit-il, il ne peut s'empêcher de pleurer toutes les larmes de son corps. Certains humains ont d'ailleurs gardé plus vif en eux le souvenir de la douleur. Ceux-là sont tout simplement incapables de manger des oignons. ■


## Ketty Steward

Née en 1976 au pays des acras de morue et des bananes flambées, Ketty Steward les abandonne un temps pour les boulets liégeois, les bières et les chocolats belges. C'est finalement sur Paris la cosmopolite, avec sa tête de veau, sa baguette et son millefeuille, qu'elle jette son dévolu pour partir à la découverte des saveurs du monde entier. Gourmande, certes, c'est pourtant de mots qu'elle est le plus avide. Ceux qu'elle dévore pour le plaisir ou pour le compte du site ActuSF (http://www.actusf.com); et les siens, ceux qu'elle traque pour confectionner ses propres poèmes et nouvelles. Auteur d'un recueil de poèmes (*Je ne sais pas appartenir* aux éditions **Arbre d'Or** (www.arbredor.com), de plusieurs nouvelles, notamment fantastiques ou de science-fiction, publiées dans différents magazines et anthologies, Ketty Steward revient pour la troisième fois dans les colonnes de Marmite & Micro-ondes.

Son site internet : http://www.ktsteward.tk/




# On a lu & On a aimé

## Du monde à l'assiette

*par Frédéric Duhart*
*Editions Dilecta - Octobre 2007*
*176 pages & 16 planches en couleur*

*ISBN : 978-2916275284 - 18€*

On pourrait penser, en lisant la 4e de couverture de ***Du monde à l'assiette***, que ce livre n'a pas lieu d'être critiqué dans les colonnes de Marmite et Micro-ondes.

Car si le côté culinaire de cet ouvrage de sociologie appliquée saute aux yeux, son côté imaginaire est beaucoup moins évident.

Pourtant, après quelques pages, je dus me rendre à l'évidence : tout gastronome féru de littérature se doit de lire ce livre, surtout s'il prétend taquiner la muse aussi bien que la queue de casserole.

Sinon, comment savoir que le cassoulet est un plat de l'ère spatiale ? Que les tempuras japonaises ont été inventées par des Portugais ? Qu'on peut manger de la tête de bouc et aimer ça ? Que sans la découverte de l'Amérique, on ne mangerait pas de foie gras ? Que les morts sont friands de café au lait et de crânes en chocolat ? Que le hamburger vient bien de Hambourg et qu'il a eu le mal de mer pendant le voyage ?

Toutes ces petites études sociologiques sont émaillées par Frédéric Duhart d'anecdotes vivantes et de photos qui donnent envie de se faire inviter à déjeuner par cet Indiana Jones de la cuisine[1].

Un ouvrage que je vais m'empresser de ranger entre la *Première Gorgée de Bière* de Philippe Delerme et les *Miscellanées Culinaires de monsieur Schott*.

*Evariste Cuisson*

*1 - Merci d'envoyer l'invitation à la rédaction qui transmettra.*

## • L'OISIVETÉ *de Matthieu Grossi*

Totor était l'être le plus oisif qu'on vît jamais, mais le Comte l'engagea quand même, comme chauffeur. C'était une aubaine pour Totor qui voulait se ranger du milieu. Le manoir Savigny était caché dans un domaine bordé de bois, le tout planté au milieu de nulle part.

Le Comte était un homme d'aspect jeune et dynamique constamment empressé à quelque recherche ou expérimentation, car il avait la lubie des sciences nouvelles, et plus exactement de la biologie et de la diététique. D'ailleurs il ne mangeait que des légumes, qu'il cultivait lui même selon une méthode secrète. Il haïssait la viande. Il disait dans son jargon 1900 : « Suis-je donc une goule pour me nourrir de chair morte ? » Certes non, il n'avait rien d'une goule. Il était trop beau pour cela.

On m'excusera toutefois de noter l'étrangeté de sa bonne santé, lorsqu'on apprendra qu'il logeait sa fille, une charmante jeune femme d'au moins vingt ans alors que lui-même en faisait à peine trente.

Mais, les miracles d'une alimentation saine, n'est-ce pas ! Il était toujours frais comme un gardon. « Mieux portant tu meurs », disait plaisamment Totor à la petite cuisinière qu'il lutinait avec assiduité.

La belle santé du Comte lui inspirait la haine de l'inaction, ce qui causait toujours la perte, à plus ou moins long terme, de ses domestiques. « Vous n'êtes donc pas plus actifs que des poireaux, dans cette maison ! Cornecul ! Vous emploie-je à végéter tout le jour durant ? » Totor lui-même faisait souvent les frais de ces remontrances, mais il s'en moquait bien.

A cette époque, les domestique logeaient chez leurs maîtres. Une nuit, après qu'il eut transbahuté toute la journée ce « matériel de jardinage » dont le Comte faisait grand cas mais dont on ne voyait jamais l'ombre au potager, notre héros perçut d'étranges murmures qui semblaient s'exhaler des vieilles pierres et monter du sol séculaire. C'étaient les bribes d'une discussion surréaliste, dont une phrase le marqua particulièrement : « Et si nous n'étions que des légumes ? »

– Et si nous n'étions que des légumes ? » demandait le murmure. « Il me semble parfois que je sens en moi comme la suprématie de mon âme végétative, et que la pensée n'est qu'un triste accident, un effet secondaire fâcheux de ma paisible condition. »

Totor crut à une conversation saugrenue entre le comte et sa fille, et s'endormit en souriant.

Le lendemain :

« Ah ! vous n'êtes donc pas plus active qu'une citrouille ! » s'exclama le Comte.

Il tançait vertement la petite cuisinière, qui avait laissé bouillir trop longtemps sa soupe aux choux, abolissant par là une grande part de ses qualités nutritives.

Au lieu de défendre sa douce, Totor aggrava ses souffrances en raillant :

– C'est pourtant vrai que tu bouges pas plus qu'une Citrouille, dit-il une fois le Comte échappé, mais t'es encore bien plus potelée.

– M'sieur l'Comte alors c'est pas mieux ! C'est un vampire askondi ! Un zombi, ou une goule comme disent les vieilles. Un jeteux de sort quoi.

– PARDON ! Un homme qui refuse de manger de la viande, un vampire ?

– Oui-da. Il dit qu'il refuse de manger de la viande mais le fait est ! On raconte des choses sur lui à la ville. Mes parents voulaient pas que j'viens travailler ici d'ailleurs. J'm'en vas avant qu'il me boulotte comme les autres.

A ces mots, Totor se fendit la poire tant et si bien qu'il dût se tenir les côtes pour que ses organes ne s'en échappassent pas, rejetés qu'ils eussent pu être hors de son diaphragme par les spasmes du fou-rire.

Quelques jours plus tard, la cuisinière n'en était pas moins partie sans laisser d'adresse et le chauffeur jeta son dévolu sur la fille du Comte.

C'était vraiment en désespoir de cause, car la petite avait l'air d'un fantôme, tant elle était pâle et maigre. Toutefois, il s'avisa un soir de suivre sa blanche silhouette jusqu'au fond du potager, où elle se dissipa comme un souffle.

Totor se retrouva seul au milieu des légumes, et prit une citrouille à partie :

– Dis-donc, y'a ta soeur la cuisinière qu'a décanillé, c't'un sacré pépin pour le Comte.

– Et si nous n'étions que des légumes ? répondit la citrouille.

◆ ◆ ◆

Nenni nenni.

Ce n'était pas la citrouille, mais la fille du Comte qui surgissait d'une cabane à outils située non loin.

Je vous ai bien eu.

– Ahaha, dit-elle d'une voix atone, je vous ai bien eu.

– Tu m'as fichu la frousse, répondit Totor. D'où tu tiens ces histoires de légume ?

– On entend des choses, la nuit.

– Pourquoi t'es si pâlote, ma p'tite ?

– Parce que je mange peu. Mon père mange trop, c'est pour ça qu'il est trop bien portant.

– TROP bien portant ?

– Trop, comme je vous le dis. Il veut être bien portant à tout prix. Il dit que les oisifs c'est du gâchis. Il dit que le légume le transfigure. Il dit que le légume transfigure tout, parce que c'est l'aliment le plus sain qui soit. Moi, ça me dégoûte.

– Et toi t'es oisive aussi, pas vrai ?

– Un jour il me le fera payer. Il me traite déjà d'endive, à cause de ma pâleur.

– Ça se défend.

– Croyez-vous que nous soyons des légumes ?

– J'ai connu quelques grosses légumes dans le temps.

– Je veux dire, qu'est-ce qui changerait si ce qu'on considère comme l'univers sensible n'était que la prolongation de nos imperceptibles et innombrables racines ? Cyrano de Bergerac disait que ramasser un choux était un crime abominable. Il disait que le choux n'avait pas sa place à la droite de Dieu, et qu'à ce titre, le tuer était plus grave que de tuer un homme, dont l'âme est attendue au royaume éternel. Qu'en pensez vous ?

– Tu lis trop de bouquins, petite. Y fait nuit, rentrons.

– Méfie-toi, tête de concombre.

S'il est vrai que Totor avait la tête quelque peu allongée, nous n'irons pas

jusqu'à dire qu'il l'avait en forme de concombre. Toutefois cette remarque le vexa tant qu'il en oublia de faire du gringue à la jeune femme fantômatique, et elle se dissipa à nouveau.

Mais quelques soirs plus tard...

Quelques soirs plus tard... le chauffeur fut réveillé par les mêmes murmures étranges que quelques nuits auparavant...

Un filet de voix infime disait : « Je te le dis, moi, qu'il y a une vie souterraine, la nôtre, et une vie véritable qui rehausse l'existence flottante de nos organes. »

Cette voix de rogomme étonna notre ami. C'était celle de la cuisinière.

N'était-elle donc pas partie ? S'était-elle enfermée dans la bibliothèque du manoir pour faire de la philosophie à son tour et parler en femme savante de « l'existence flottante de nos organes » ?

Totor voulut en avoir le cœur net. Il descendit les marches, guidé par ce murmure qui semblait sourdre comme un dragon ancestral du cœur de la terre et se changer en lézard subtil pour fuir le long des murs… Sans s'en apercevoir notre héros se retrouva face au jardinet. Au fond, la cabane à outils où sa proie lui avait échappé, quelques jours plus tôt, lui jetait un regard lourd de sous-entendus.

Soudain un éclat attira son attention. C'était un cri cocasse, le cri d'une bouche humaine, qui le rassura.

– Pas le concombre !

Il pouffa comme un crétin et tendit l'oreille.

Le son venait de sous une dalle, juste devant le petit escalier menant au jardinet. Il souleva la dalle.

Dessous, une échelle le mena dans une galerie pavée qu'il parcourut silencieusement un instant. Au bout il découvrit une porte de bois vétuste et l'ouvrit sans mal.

Et un spectacle effroyable s'offrit à ses yeux.

C'était une vaste salle dont les murs étaient tapissés de gigantesques aquariums verdâtres où flottaient des corps inertes et sans tête. Les cous tranchés s'effilochaient en pelotes de racines grasses et difformes qui remontaient dans le plafond pour se aller nourrir à la surface…

– Citrouille ! s'exclama-t-il.

Le mot « Citrouille » était inscrit au bas d'un aquarium où il avait reconnu le corps ferme et potelé de sa tendre cuisinière.

Un autre aquarium était vide. Le nom qu'il portait fit bondir notre héros.

– Face de concombre ! s'écria la blanche fille du Comte en surgissant d'un coin obscur, je t'avais dit de prendre garde !

Totor sentit distinctement un poids s'abattre sur son occiput.

Quelque temps plus tard, ses membres baignant chaudement dans il ne savait trop quoi, ses sens tous éteints, et toutes ses facultés endormies, Victor le chauffeur laissa échapper cette phrase qui suinta comme une sécrétion le long du potager et résonna presque imperceptiblement dans chaque parcelle du sol jusqu'au manoir : «Je ne sais plus qui m'a dit une fois que nous pourrions tous être, sans le savoir, des légumes fichés en terre. »

Et la nouvelle cuisinière qui de sa chambre perçut ce bizarre jugement, se posa bien des questions.

***Matthieu Grossi*** a 22 ans, a arrêté ses études de littérature il y a deux ans pour se consacrer à la littérature (en free-lance en quelque sorte) et aussi à la théologie et à l'éticisme.
Bref, il a publié dans **Outremonde**, **Katapulpe**, et aussi dans un recueil papier aux éditions **Gunten**, « *1 mois, 1 nouvelle* » qui s'est vendu « à plusieurs unités d'exemplaire » (précise-t-il).
Y'a peut-être d'autres publications mais ça date donc il ne se souvient plus trop.

## •SI MÊME LES TOMATES MEURENT

***par Mélanie Kalamarius***

– CHARLIE !

C'était la troisième fois qu'Héloïse l'appelait, mais Charlie ne répondit toujours pas. Il savait que maintenant, elle allait abandonner, s'assoir dans la cuisine et ruminer pendant des heures. Il savait qu'elle serait d'une humeur exécrable toute la soirée et qu'il aurait sûrement droit à une engueulade carabinée en rentrant, tout ça parce qu'Héloïse *détestait* qu'on ne réponde pas lorsqu'elle appelait. Il la connaissait bien, depuis le temps…

Mais pour une fois, Héloïse et son caractère insupportable ne préoccupaient pas Charlie. C'était plutôt cette chose qu'il avait trouvée, là, près du plant de tomates.

C'était poilu, et ça bougeait.

Comme tous les matins, Charlie était venu dans le potager s'occuper de ses légumes. On était mardi, jour de l'arrosage bihebdomadaire des tomates. Charlie s'était saisi de l'arrosoir et s'était approché au plus près du plant ; c'était l'un des secrets pour obtenir de belles tomates : ne jamais arroser le feuillage, mais les racines.

Et c'est là qu'il avait vu…

C'était poilu, et ça bougeait.

Au début, Charlie avait cru à un animal : c'était courant, les petites bêtes qui s'égaraient dans le potager… Mais cette petite bête-là ne faisait pas de bruit, n'avait ni yeux, ni bouche, ni rien. On aurait dit une balle de tennis couverte de fourrure blanche.

Au fond, Charlie n'était pas *sûr* que la chose ait bougé. Mais sinon, comment aurait-elle pu arriver jusqu'ici et s'accrocher à une de ses tomates ?

Charlie s'assit par terre, sans s'apercevoir que la terre était encore humide. Il était ennuyé.

La petite boule de poils blancs ne voulait pas se décoller de la tomate à laquelle elle s'était accrochée. Charlie avait essayé tout ce qu'il était possible de faire sans détruire le fruit, mais rien n'y faisait.

Il décida d'attendre le lendemain avant de réellement s'inquiéter. Mieux valait chercher quelques informations sur le parasite avant de tenter quelque chose. Rien ne pressait, il aurait largement de quoi faire ce soir avec les rancœurs de sa femme.

◆ ◆ ◆

Depuis une demi-heure que Charlie feuilletait ses livres d'agriculture, il n'avait rien trouvé qui parlait, de près ou de loin, de l'étrange chose qu'il avait découverte ce matin dans le potager. Il commençait à être franchement contrarié. Et si cette chose empoisonnait les tomates ? Elles seraient fichues, le menu du restaurant devrait se passer de leur présence, ce qui se ressentirait sur les gains du mois. Héloïse serait furieuse, car c'était à Charlie de s'occuper du potager, et donc de faire en sorte que tout aille bien.

Comme si Héloïse pouvait *ne pas être furieuse*.

Lorsque Charlie l'avait épousée, il y avait maintenant un an, il ne se doutait pas que la vie matrimoniale serait si dure.

Il avait tout de même remarqué qu'Héloïse donnait souvent des ordres… Et qu'elle était très contrariée lorsqu'on ne lui obéissait pas. D'ailleurs, c'était Héloïse qui avait insisté pour qu'ils se marient, et pour que Charlie lui confie la gestion du restaurant familial, qu'elle avait immédiatement rebaptisé d'un nom au goût douteux.

– *Le Ténia* ? C'est absurde, comme nom ! Pourquoi le *Ténia* ? avait protesté Charlie.

Héloïse avait redressé son nez pointu en lui jetant un regard flamboyant.

– C'est de la *poésie*. Une métaphore pour dire que quoi qu'elles puissent manger dans ce restaurant, les clientes seront toujours aussi minces que si elles avaient attrapé un ver solitaire !

– Mais enfin, Héloïse… C'est de la publicité mensongère. Tu sais très bien que la cuisine du terroir ne fait pas maigrir.

– Justement ! Je ne veux plus que l'on soit spécialisé dans la cuisine du terroir. J'ai toujours eu du mal à digérer toutes ces volailles riches et ces sauces épaisses. *Le Ténia* sera désormais végétarien !

Mais apparemment, personne d'autre qu'Héloïse ne voulait devenir végétarien.

*Le Ténia* s'était rapidement vidé, et il devenait de plus en plus difficile de boucler les fins de mois. Charlie savait qu'il allait bientôt falloir revendre le restaurant, et cette pensée lui serrait le cœur. Le restaurant avait toujours appartenu à sa famille, et Charlie y travaillait depuis qu'il avait dix ans. Lorsque ses parents étaient morts, c'était lui qui avait repris l'entreprise, et à l'époque, il se souvenait très bien avoir été fier de pouvoir perpétuer la tradition. Maintenant il se sentait honteux : si ses parents le voyaient…

Ce fut à ce moment-là qu'Héloïse fit son apparition.

– CHARLIE ! On peut savoir ce que tu FOUTAIS précisément, tout à l'heure ? J'appelle Monsieur non pas une, ni deux, mais TROIS fois, et vous croyez qu'il se donnerait la peine de répondre ? NOOOOOOOOOON ! Bien sûr que non, trop d'efforts pour Monsieur Charlie, oser lui demander de PENSER AUX AUTRES, c'est demander la lune !

Charlie ferma les paupières, déjà fatigué. Héloïse écarquilla les yeux :

– QUOI ? Dis-le, si je t'ennuie ! On croit rêver, non ? C'est toi qui te conduis aussi mal que possible, et …

Charlie cessa d'écouter. C'était comme revoir un film pour la centième fois. Parfois il se demandait comment Héloïse avait rodé sa petite mise en scène, et surtout comment ses divers spectateurs lui avaient exprimé leur ras-le-bol… Même s'il se savait incapable d'en faire autant. Ce n'était pas une question d'amour : celui-ci était parti depuis longtemps. Mais Charlie était un de ces doux indécis qui n'arrivent pas à se dépêtrer seuls d'une situation. Il faisait partie de ces garçons faibles et un peu naïfs dont les harpies font leur délice. Sa harpie était en train de passer à la phase deux de son spectacle : celle des grandes eaux.

- Je fais tellement d'efforts… Et toi, tu ne vois rien, rien… C'est trop dur… Evidemment j'ai toujours le mauvais rôle ici…

Héloïse renifla, puis se moucha dans la manche de son pull. Charlie se redressa : maintenant, c'était à son tour d'entrer en scène.

- Héloïse… Ne pleure pas, je t'en prie. Je vois bien tous les efforts que tu fais. Je suis désolé. C'est moi. Je suis idiot. Tu me connais bien…

Il l'enlaça. Elle leva des yeux rougis de larmes vers lui, soupira :

- Oh, Charlie… Il faut prendre soin de moi. Je suis fragile, tu sais. Si tu n'es pas assez attentionné, je finirai par en avoir marre.

Charlie ne dit rien. Les menaces d'Héloïse étaient quotidiennes, aussi n'y prêtait-il qu'une distraite attention.

Ils s'embrassèrent. Fin de la pièce. Mais Charlie songea avec amertume qu'elle se rejouerait dès demain…

◆ ◆ ◆

Lorsque Charlie arriva au potager, le lendemain matin, il mit quelques minutes à comprendre ce qu'il se passait. Ce n'est qu'en se rapprochant du plant de tomates qu'il vit…

La petite boule de fourrure blanche n'était plus là.

Mais ça n'était pas cela qui le frappa. Il y avait autre chose : les tomates étaient mortes.

Plus précisément, elles étaient ratatinées, fanées… Et grises.

Charlie avait appris à cultiver les potagers avec son père. Et il n'avait jamais vu les tomates devenir grises. Elles pouvaient, à la rigueur, devenir marron ssi jamais elles attrapaient la « *nécrose apicale* », maladie due à une insuffisance de calcium. Mais grises ?

Machinalement, Charlie se mit à arracher les fruits pourris. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? Il allait falloir racheter un plant, le replanter, attendre… Et pire que tout, dire à Héloïse que les tomates devaient être temporairement écartées du menu du *Ténia*.

Charlie en frémissait rien que d'y penser… C'est alors qu'une idée encore pire lui vint en tête : et si cette étrange maladie avait contaminé *tout* le potager ?

Il se mit alors à arpenter fébrilement les allées du potager, passant en revue une à une ses plantations. Carottes… OK … Aubergines… OK… Poivrons…

Charlie se figea. Si les poivrons verts étaient tout à fait normaux, les rouges étaient morts de la même manière que ses tomates. Ils étaient devenus gris.

Et Charlie se rendit compte qu'il n'y avait plus aucune couleur rouge dans son potager. Les fruits et les légumes rouges étaient tous devenus gris, sans exception.

Et au milieu de tout cela, aussi claquant qu'une gifle, se trouvait la petite boule de poils d'hier : elle était devenue rouge.

Charlie se sentit mal. Le rouge de la bête éclatait de manière obscène au milieu des dégâts. L'idée qu'il avait était *absurde*, bien sûr…

Mais pourquoi cette petite boule avait changé de couleur, quand tous les autres légumes avaient perdu la leur ? Et n'avait-il pas vu cette même boule s'accrocher aux tomates, hier ?

C'était stupide, et Charlie n'arrivait pas à comprendre comment cela avait pu se passer, mais le fait était que la chose s'était *approprié* la couleur des légumes.

– Charlie ?

Héloïse arrivait tout droit sur lui, drapée dans un peignoir orange tout pelucheux. Charlie mit la petite créature rouge dans sa poche sans réfléchir. Il s'en occuperait plus tard.

– Charlie, je…

Héloïse s'arrêta. Elle venait de remarquer.

– Mais enfin, qu'est-ce que c'est que ce BORDEL ?

Charlie ferma les yeux et attendit que cela passe, comme toujours.

Il réussit à s'en sortir de justesse en évoquant une maladie horticole. De toutes façons, Héloïse ne connaissait rien à l'agriculture, pas plus qu'à la gestion d'un restaurant, d'ailleurs, donc elle ne pouvait rien réfuter.

Ce n'est qu'en s'asseyant sur le lit qu'il se souvint de la petite boule rouge. Il la sortit de sa poche, et constata qu'elle avait encore grossi.

Il se rendit compte alors qu'il portait un pantalon de toile grise. Alors que quand il l'avait enfilé ce matin, il était… rouge.

Charlie ne pouvait en croire ses yeux. Comment la petite boule avait pu absorber la couleur de son pantalon, en si peu de temps, et *sans qu'il s'en rende compte ?*

Heureusement, un pantalon n'est pas vivant, donc il n'était pas dans le même état que les tomates et les poivrons… Mais tout de même…

Charlie rangea la petite boule dans la penderie. Il était l'heure d'aller ouvrir le *Ténia*.

Quand il arriva, Héloïse était en train de barrer les plats sur la carte des menus. Elle marmonnait des injures tout en lacérant furieusement le papier.

- Une maladie horticole… Mais à quoi ça sert d'avoir vécu dans ce trou perdu toute sa vie si on est même pas capable de s'occuper de foutues… Charlie ! *Qu'est-ce que tu regardes* ?!

– Rien.

Héloïse n'était pas belle. Maigre, avec une dentition de cheval et des yeux chafouins. Mais elle le camouflait toujours assez bien. Avant aujourd'hui, son rouge à lèvres criard n'avait jamais frappé Charlie.

La journée fut morne. Pas une seule personne ne poussa les portes du *Ténia*. Héloïse était furieuse, et partit à 17h, excédée, en tapant des pieds le plus fort possible contre le carrelage.

Charlie ne savait pas quoi faire. Toute la journée, il s'était angoissé pour la petite créature rouge. Que faire ? Elle absorbait de plus en plus vite la couleur. Et sur n'importe quoi, mort ou vif, à voir l'exemple du pantalon.

Il ne pouvait pas prendre le risque de la jeter quelque part. Elle risquait de faire de gros dégâts. Mais où s'arrêterait-elle ?

Charlie décida de fermer le restaurant. De toute façon, personne ne viendrait ce soir.

Arrivé dans la maison, il se précipita dans la chambre. Qu'est ce qui avait bien pu se passer pendant la journée ?

L'ouverture de la penderie confirma ses soupçons : tous les vêtements de couleur rouge étaient devenus gris. Malheureusement, l'affreuse créature ne s'était pas arrêtée là : le poisson rouge d'Héloïse, qui jusque là tournoyait sans problème dans son bocal, se trouvait maintenant mort au fond de l'eau, décoloré.

Mais il y avait plus inquiétant… Charlie ne parvenait pas à mettre la main sur la petite bête. La chambre n'était pas grande, et un peu en bordel. Normalement il aurait déjà dû l'avoir repérée… et pourtant elle demeurait introuvable.

Charlie savait qu'elle était encore dans la chambre. Ce matin, il était parti en fermant les portes et les fenêtres… Et à moins que la créature ne sache traverser les murs, elle devait être encore ici. Le tout était de savoir où.

Héloïse apparut alors dans l'encadrement de la porte.

– Charlie, on doit parler.

– Héloïse, coupa Charlie, je t'en prie, pas maintenant, c'est vraiment pas le bon moment…

– Oh, mais ça ne prendra pas longtemps, Charlie : je te quitte.

Charlie n'en crut pas ses oreilles. Héloïse n'avait même pas l'air émue : elle le fixait de son air sournois, les narines pincées.

– Quoi ?

– Oui, ça m'a frappé aujourd'hui, quand j'ai vu le restaurant vide… Tu es un poids lourd, Charlie, tu m'entraves. Je suis sûre que *Le Ténia* est un concept formidable, mais il ne peut pas se développer ici. Pas dans ce trou paumé, pas avec un looser comme toi… J'ai de grands projets. Toi, tout ce que tu fais, c'est t'encroûter, laisser passer les jours… On est trop différents, tu n'as pas compris ? Cette année de mariage était un calvaire, mais j'en ressors avec une consolation : ton restaurant est à moi.

Charlie sentit une boule se former dans sa gorge. Il protesta d'une voix étranglée :

– Qu'est ce que tu dis ? Le restaurant est à moi… Mes parents me l'ont légué !

– Oui, il était à toi il y a un an… Puis tu m'en as confié la gestion. Tu te souviens des documents que je te faisais signer ? Parmi les papiers, il y en a que tu aurais mieux fait de lire…

Héloïse le regardait d'un air triomphant.

– Je vais revendre *Le Ténia*, et monter mon propre restaurant à Paris. Les gens viendront du monde entier pour y manger. Imagine tout ce que je vais pouvoir accomplir, sans toi sur le dos ! Je suis si heureuse ! La demande de divorce sera dans ta boîte aux lettres vendredi. Je pensais partir demain matin, j'ai déjà préparé quelques affaires…

Charlie avait envie de vomir. Sale garce ! Il ne réussit qu'à marmonner :

– Tu es… une personne horrible. Je regrette de t'avoir connu. Si tu avais un cœur, tu laisserais le restaurant tranquille…

– La ferme, siffla Héloïse avec mépris.

Elle lança juste avant d'entrer dans la salle de bains :

– Pour notre dernière nuit sous le même toit, j'aimerais éviter la proximité… Tu dormiras sur le canapé, n'est-ce pas ? Tu te souviens comme j'ai mal aux lombaires. La chambre sera beaucoup plus appropriée pour me reposer.

Charlie ne disait plus rien. Il s'effondra sur le lit… Comment avait-elle pu… Et lui, pourquoi avait-il été aussi stupide ? Il avait toujours su qu'Héloïse était manipulatrice et égoïste… Et pourtant… Comment aurait-il pu se douter ?...

Maintenant tout était fini. Elle possédait le restaurant, donc il n'aurait plus ni emploi, ni revenu… Peut-être pourrait-il garder le potager, et essayer d'en vivre ?

Charlie sentait la haine lui brûler les entrailles. S'il avait été plus fou, il l'aurait frappée, insultée, voire tuée… Mais il n'était que le grand Charlie trop naïf qui ne pouvait rien faire d'autre que voir sa vie partir en cendres.

– Qu'est-ce que tu fiches encore là ? Va en bas, je t'ai dit !

Héloïse avait fini sa toilette et se tenait devant Charlie en sous-vêtements. Il bégaya :

– Excuse-moi… J'y vais…

Il se leva, avec l'impression que son corps pesait une tonne. Héloïse soupira et commença à défaire la couverture du lit. Ses jambes arquées s'agitaient sous sa nuisette de satin blanc… où éclatait une tache rouge, juste en dessous des fesses.

– Quoi, qu'est-ce que tu veux, encore ?

Héloïse suivit le regard de Charlie et, découvrant la tache, la cacha des mains en rougissant :

– Oui, bon, j'ai mes règles, ça va ! Je suis une femme normale, et alors ? Tu as besoin de me reluquer comme ça ?

– Excuse-moi, Héloïse, répéta Charlie, c'est juste cette tache… rouge. Elle m'a surpris. Je te laisse la chambre. Bonne nuit.

Et tout en fermant la porte, Charlie ne put s'empêcher de sourire.

Que savont nous de ***Mélanie Kalamarius*** ?

Pas grand chose. Nous avons pu déduire de son nom qu'elle était prédestinée à écrire pour Marmite et Micro-ondes. D'intensives recherches à travers le net tendraient à prouver que cette mystérieuse personne dessine et contribue à divers fanzines, comme **Etreinte** numéro 3 et **Bazarts'** (numéro 3 également... s'agit-il d'un code ?), parfois sous le pseudo de *Mélanie Skellington* (**Gorgonzola** n°9).
La nouvelle «*Si même les tomates meurent*» est la preuve qu'à l'occasion elle écrit aussi.

Afin de dissiper le mystère, la rédaction donnera une récompense fictive pour toute personne nous transmettant des informations complémentaires.

# La Cuisine des Frères Cuisson

*La Nourriture des Mondes Imaginaires*

Partie I :

# LE CIVET DE CONNIL

## *aux épices*

Dans le domaine de l'exploration des mondes de l'imaginaire, une chose est sûre : à part la pause pipi, rien n'est moins étudié que la pause déjeuner et si on étudie la littérature existante, force est de constater que seul un routard particulièrement endurci pourrait prendre le risque de visiter les univers décrits dans nos chers romans.

Heureusement, Tonton Evariste va vous expliquer tout ce qu'il faut savoir pour survivre à un pique-nique sur Hypérion, ou à un banquet aquilonien ! Nous nous pencherons d'ailleurs en premier sur le problème de l'alimentation dans les royaumes régis par les lois de la fantasy.

Ne nous leurrons pas : tout n'est pas rose dans les auberges de la Terre du Milieu ou à la table de l'empereur de Kelewan. Personne ne s'en vante, mais pour commencer, l'hygiène y est généralement déplorable. Le savon n'a pas été inventé et le liquide vaisselle est considéré comme un concept farfelu. Craignez la tourista comme la peste[1].

Sans frigo, vous devrez vous résoudre à boire votre bière tiède. Il est souhaitable de s'entraîner à boire des ale anglaises, sans mousse et aigres avant d'entreprendre le voyage. Côté vin, la température posera évidemment moins de problèmes et vous découvrirez parfois de bons vins.

*1 - Ce n'est pas une figure de style : craignez la peste aussi.*

Mais ne vous faite pas d'illusions : les grands crus seront l'exception et les piquettes seront la règle. Ne comptez pas sur l'alcool pour vous remonter : par faute d'alambic, vous ne trouverez rien au-dessus de 12°. En échange, vous aurez droit à des hydromels trop doux, des eaux minérales curatives[2] et des potions magiques à effet purgatif.

Évidemment, il n'existe pas non plus de tupperware et lorsqu'on voit un héros se promener pendant des semaines à travers la lande, avec du fromage en poche pour seule nourriture, on ne vous décrit pas l'odeur de munster qui se dégage de notre homme à la fin de sa petite excursion[3].

En ce qui concerne la matière première, n'oubliez pas que vous visitez des mondes où l'Amérique n'a pas été découverte, ou qui n'existe même pas. Qui dit « *pas d'Amérique* » dit : pas de pommes de terre, pas de tomates, pas de poivrons, peu de courges comestibles, pas de topinambour ni de tapioca, adieu le maïs, le sucre, le chocolat et j'en passe. En fait, si vous n'aimez pas le navet, restez dans notre bon vieux vingt-et-unième siècle ou rabattez-vous sur les venaisons. Si vous êtes en plus végétarien, attendez-vous à mourir de faim dans les quinze jours qui suivront votre arrivée.

Vous me direz : « *Oui, mais les mondes parallèles sont riches en ingrédients inconnus chez nous* ». Ah bon ? Le pain des Elfes vous fait vraiment envie ? Si vous y tenez... je vous préviens tout de même que son plus proche cousin s'appelle « le biscuit militaire ».

Et cette manne dont se nourrit Thomas Conevant à tout bout de champ, vous en rêvez ? Saviez-vous que son goût, décrit comme « *indéfinissable* » par un auteur en panne d'inspiration culinaire, est très proche de celui de la betterave ?

Je veux bien admettre qu'il existe dans ces mondes irréels des ingrédients originaux qu'on aura du mal à trouver chez nous. Mais si vous pensez que vous pourrez déguster une bonne omelette d'œufs de dragon, vous êtes un gros naïf. Je doute déjà qu'une femelle dragon soit assez distraite pour se faire subtiliser sa progéniture sans vous carboniser au passage. Mais en admettant que ce soit le cas, vous découvrirez alors un détail amusant : il est impossible d'ouvrir un œuf de dragon sans posséder une scie circulaire. Pas de chance, vous serez très probablement dans un

*2 - Donc immondes, quoi qu'en disent les auteurs.*
*3 - Dans ce cas, craignez la listériose. Et le choléra.*

monde où l'électricité n'existera pas autrement que sous la forme d'éclairs lancés par des mages malfaisants. Dommage. Cela dit, vous ne perdez rien : les œufs de dragon ont un arrière-goût de soufre parfaitement infect.

◆ ◆ ◆

L'Héroïque Fantasy n'est pas le seul courant affecté par cette pauvreté alimentaire. Par exemple, la Dark Fantasy est plutôt réservée aux anorexiques. On n'y parle que de nourriture pour signaler son absence, et dans les cas où il y aurait de quoi manger, vous risquez fort de constituer le plat principal. En cas d'excursion dans un de ces univers, prévoyez un panier à provisions bien garni et quelques gousses d'ail.

La Fantasy Urbaine connaît les mêmes problèmes de traçabilité et de mal-bouffe que chez nous, et les bons restaurants sont hors de prix. Si vous cherchiez le dépaysement, je crains que vous n'en soyez pour vos frais.

◆ ◆ ◆

Faites-vous donc une raison, et restez sur Terre. Quelle que soit l'époque, c'est encore là qu'on mange le mieux. Pour vous consoler, Isidore va vous présenter une recette que Gargantua en personne n'aurait pas dédaignée : le Civet de connil[4] aux épices, tirée du *Ménagier de Paris*, édition de 1393.

◆ ◆ ◆

*Faites rôtir un lapin à la broche, puis découpez-le en morceaux. Dans une cocotte, faites sauter la viande avec 250 grammes d'oignons émincés que vous aurez fait revenir préalablement dans un peu d'huile.*

*Déglacez au vinaigre et laissez réduire.*

*Pendant ce temps, trempez quelques tranches de pain de campagne grillées dans du vin rouge et dans un bon bouillon. Passez le pain au moulin à légumes. Dans un peu de verjus (ou dans un jus de citron ou un vinaigre de cidre), mélangez 2 cuillerées à café de gingembre râpé, 1/2 de cannelle, 1/4 de noix de muscade, 1/4 de maniguette[5], poivre[6] et sel. Ajouter dans la cocotte 50 ml de verjus (ou son substitut) et le pain. Versez le tout dans la cocotte avec le lapin. Cuire 45 minutes à feu doux.*

◆ ◆ ◆

*4 - Civet de lapin, en vieux François.*

*5 - On en trouve encore de nos jours en hantant les marchés.*

*6 - Pour faire médiéval, utilisez de préférence du poivre long, plus rare et bien meilleur.*

Si un gros barbare musculeux fait partie des convives, prévoyez deux lapins rien que pour lui et une dizaine de plats supplémentaires. Accord vin : une barrique de Saumur Champigny.

Comme toujours, rendez-vous sur notre page web, rubrique « *La Cuisine des frères Cuisson* », pour découvrir nos bonus-cuisine et le jeu concours.

## Jouez avec les Cuisson

*Retrouver les articles bonus des frères Cuissons sur notre site, rubrique* ***La Cuisine des Frères Cuisson*** *:*

- *Le Poivre*
- *La Maniguette*
- *Le Connil, qu'est-ce que c'est, ce bestiau-là ?*
- *Où trouver le livre Le Ménagier de Paris ?*

*Et le fidèle jeu-concours :*

*Envoyez à la rédaction une photo de vous en compagnie d'un lapin !*

*Les gagnants verront leur photo publiée sur le site et recevront un exemplaire du prochain numéro. Il y aura deux gagnants : celui qui sera le premier à nous faire parvenir sa photo, et celui qui fournira la plus originale. A vos numériques !*

## •LE POTAGER D'ONCLE CHARLES

***par E-Traym***

Quelle merveilleuse époque que celle où j'étais enfant, où j'allais à l'école la semaine et chez mon oncle Charles le samedi.

Celui-ci travaillait chez Clause, « le marchand de graines » comme il disait. Lui n'en vendait pas : il en fabriquait.

De drôles de semences qu'il imaginait dans le sous-sol total de sa maison, son laboratoire, dans lequel il faisait pousser, entre autres, des champignons de Paris, des endives, de la chicorée, des choux de Bruxelles, des radis, mais aussi vivoter des lombrics ou des asticots.

C'était un joyeux bordel puant dans lequel on ne rentrait pas sans montrer patte blanche, et avec un masque sur le nez.

J'étais avec lui ce 11 janvier 1988 quand, fier de lui, il me déclara solennellement :

– Veux-tu que je te montre ma dernière invention ?

– Oh oui Onclech !

– Tu sais que je n'aime pas lorsque tu m'appelles comme ça !

– Pardon… Oh oui, oncle Charles ! rectifiai-je.

Et il me tendit une paire de graines, l'une bleue et l'autre rose.

– Ce sont des graines d'enfant.

Je fixai mon oncle un instant et, souriant, lui rétorquai :

– Tu te moques de moi oncle Chelou ! Je n'ai peut-être que douze ans, mais je sais comment l'on fait les bébés.

Je sentais venir le coup du garçon-chou et de la fille-rose, mais ce que me répliqua mon oncle était encore moins crédible.

– Mon petit Régis, je ne me fous pas de ta gueule… Va planter ces deux graines dans le jardin et tu verras que dans quelques semaines, un petit garçon et une petite fille sortiront de terre.

Je n'en crus pas un mot, bien évidemment, mais en bon neveu, je fis ce qu'il me disait.

Je sortis du sous-sol en grimpant les marches du petit escalier en colimaçon, ouvris la trappe qui donnait sur le placard de l'entrée, poussai la porte dudit placard et me trouvai nez à nez avec ma tante Berthe.

– Boééé guèèè tu fous là ! me dit-elle sur un ton qui me laissa sous-entendre clairement que je n'avais rien à faire ici.

– Je vais jouer dans le jardin, tante… répondis-je apeuré.

Celle-ci s'égosilla en couinant des insultes à mon encontre, puis à l'adresse de son homme, et elle s'en fut dans la cuisine où elle brisa quelques verres et assiettes avant de hurler un « Chaaaaaarles di mièèèèrdaa ! » plus proche du cri animal que d'un éclat de voix de colère légitime, humaine et passagère.

J'étais habitué à ce type de scène à la lisière de l'acte théâtral et de l'absurde : c'était le monde étrange de Charles et Berthe.

Je la laissai là et sortis.

En quelques pas, je me trouvai dans le potager où m'attendait, seule, une bêche.

Je m'en saisis et décidai de creuser une tranchée de deux mètres de long sur vingt centimètres de large dans la pelouse toute proche car, si mon oncle disait vrai, les plantes d'enfant, dès les premières heures de leur drôle de vie, pourraient gambader dans le gazon et non dans la bouillasse.

J'espaçai la graine bleue de la rose d'un bon mètre, comme l'onclech me l'avait bien signifié, je recouvris de terreau et de sable, et j'arrosai copieusement à coup d'arrosoirs, car je ne savais pas me servir du système d'irrigation de la pelouse… D'ailleurs… y en avait-il seulement un ? Puis, j'attendis.

Longtemps.

Je pris le temps de voir passer les secondes sur la petite aiguille trotteuse de ma montre gousset. Le temps s'arrêta, et la nuit enveloppa le jardin. Je n'entendis pas mon oncle s'approcher.

– Qu'attends-tu ? me demanda-t-il.

Je me retournais : rien. Sur ma droite : personne. Ni sur ma gauche.

– Où es-tu Oncle Fou ?

– Lève tes yeux au ciel, Régis.

Charlie était perché sur la plus haute

branche du cerisier, quelques mètres au-dessus de ma tête. Il me cracha une volée de noyaux de cerises à la figure, se mit à rire et me dit :

– Tu peux aller te coucher petit Mouflon ! La germination des graines d'enfant dure environ une bonne quinzaine de jours… Patience…

– Dis Onclech ? Pourquoi je crois à toutes tes conneries ?

Son rire redoubla et, dans un grand fracas, il dégringola de l'arbre. La chute fut accompagnée d'un hurlement en « A » que l'arrivée au sol changea en un « O », douloureux.

– Oncle Charles ? Tu es mort ? Ça va ?

– Pas de mal mon garçon ! me répondit-il pour me rassurer, j'ai l'habitude de me briser les os ! Je peux réparer cela sans trop de difficultés dans mon laboratoire, mais… va me chercher la brouette qui est attachée au fond du jardin, car vois-tu, là, j'ai des fractures multiples aux deux jambes. Je ne pourrais y aller seul ! m'expliqua-t-il avec un calme hallucinant qui contrastait avec son lamentable état.

Car Charlie était salement amoché… Sans doute allait-il crever.

– Ne souhaites-tu pas plutôt que j'aille chercher la tante ?

– Certainement pas, malheureux ! Elle m'achèverait à coups de pelle ! Cours chercher la brouette te dis-je, et fais-moi rouler jusque dans mon labo.

Je laissais l'onclech sous le cerisier et partis à la recherche du brancard de fortune. En chemin, je rencontrai un lapin qui regardait la lune, la tête à demi sortie de son terrier. À ma grande stupéfaction, il m'interpella :

– Salut toi, t'es qui ?

– Tu parles ?

– Ben ouais quoi ! Comme toi ! T'es qui ?

– Je suis le neveu de mon oncle Charles. Je m'appelle Régis Mouflon.

– Mouflon ? Quel drôle de nom ! Tu pourrais m'aider à sortir de terre ? Je crois que je suis mûr

– Mûr ?

– Ben ouais mon gars ! Il est temps que je coure la lapine ! J'ai une de ces envies de semer la graine ! Tu ne peux pas t'imaginer !

– Mais… pourquoi t'as besoin de moi ?

– Ben… Pour m'arracher tiens ! Je suis coincé dans les racines de l'âne, là, derrière.

– Les… racines de… l'âne ?

Je jetais un regard dans les framboisiers qui se trouvaient juste derrière le lapin, et je remarquais, à quelques dizaines de centimètres du sol, une tête de mule dont le corps tout entier semblait enterré.

– Bon ! Tu m'arraches ou quoi ? s'impatienta le lapin.

Tout à l'heure ! répondis-je sèchement. Il faut d'abord que j'aille chercher la brouette au fond du jardin pour ramener l'oncle dans son labo…

– Il a encore fait des conneries, c'est ça hi-han hein ?

– Toi aussi tu causes, l'âne ?

– Oh Mouflon ! s'emporta-t-il, d'abord, je suis une mule, et ensuite ici, dans ce potager, tout le monde l'ouvre ! Y'a pas que toi qui sais palabrer ! Alors okay, tu vas porter secours à ton oncle, mais tu reviens nous voir s'il te plaît : le lapin et moi, on a besoin de ton aide.

Je n'en croyais ni mes yeux, ni mes oreilles. Étaient-ils des expériences de l'oncle Charlie ? Ou étais-je tout simplement en train d'halluciner grave ?

Je repartis sans délai à la recherche de la brouette que je trouvais finalement… perchée sur le cerisier, celui-là même duquel mon oncle avait lamentablement chu. Il me fallut donc grimper. Et plus je grimpais, plus la brouette s'éloignait. J'interpellai Charles.

– Onclech ! C'est quoi cette brouette ?

Et entre deux gémissements plaintifs, il me répondit :

– Appelle-la Barbara… et elle viendra.

– Bar… Barbara ?

– Oui Régis, c'est son petit nom.

Je gonflai mes poumons et hurlai :

– Barbara ! Descends de ce cerisier s'il te plaît !

Je l'aperçus derrière les feuilles, toute vibrante. Elle se jeta dans le vide, tel un oiseau sans ailes… pour atterrir cinq mètres plus bas… exactement sur mon oncle qui poussa un grand cri de douleur.

– Onclech ! criai-je. Ça va ?

Dans une sorte de hululement ténébreux, il me répondit :

– Non, pas terrible… Elle vient de m'éclater la panse ! Vite ! Descends de l'arbre, charge-moi sur cette conne de Barbara et emmène-nous au labo. Cela devient urgent.

Je ne voyais rien du tout. Des brumes masquaient la lune et, à mon tour, bêtement, je glissai, et chutai. Une branche. Deux branches. Trois branches. J'allais rejoindre le sol. Ça ferait mal c'est sûr…

Étais-je réparable moi aussi ? Comment irions-nous au labo si j'étais cassé ?

Je fus finalement tiré de mes interrogations in extremis… par les cheveux… à quelques centimètres seulement de la terre ferme.

Quelqu'un, ou quelque chose que je ne distinguais pas, venait de me sauver la vie.

– Cherche pas… Je suis un écureuil et t'as super de la chance que je sois génétiquement modifié de la queue ! me lança-t-il guilleret.

– De la queue ?

– Ouais ! J'ai une queue à doigts qui me sert de main ! C'est avec elle que j'ai pu t'attraper…

– Bien sûr… et tu fais quoi dans l'histoire ?

– Rien garçon… Je suis juste coincé dans les branches de ce putain de cerisier depuis bien longtemps déjà ! Tu pourrais m'aider peut-être ? Tu me dois bien ça.

– Pas de problèmes rongeur ! Mais il faut d'abord s'occuper de l'onclech, sinon, il va crever !

– Clair ! D'autant que sa vieille approche à grands pas et il m'est avis qu'elle va vouloir l'achever !

Je ne voyais rien… mais j'entendais pester :

« Putain de Charles de mes deux ! Tu vas goûter de ma pelle en pleine poire ! » hurlait Berthe au fond du jardin. Elle le cherchait son mari, son laborantin de pacotille, son idiot…

« Tu vas morfler salaud, pour toutes tes saloperies d'expériences ! Marre d'être une femme ! Fais chier !»

Berthe était-elle aussi le fruit des recherches de l'oncle ? Une plante… une mauvaise herbe ?

Il me fallait faire vite. Je remerciai l'écureuil et lui promis de revenir le voir dès que mon oncle serait tiré d'affaire. Parole de Mouflon !

– Barbara, s'il te plaît, demandais-je poliment à la brouette, ramasse Charlie et ramène-le vite au labo. Je vous rejoins. Je vais faire diversion pendant ce temps.

Berthe approchait dangereusement. Mais Barbara était agile et en quelques secondes, elle chargea l'oncle et fila vers la maison.

J'hallucinais. Grave. Je n'étais pourtant pas drogué, ni alcoolique. Je n'avais que douze ans, je m'appelais Régis et j'aimais la réglisse en bâton. J'en suçais peut-être trop.

Soudain, Berthe me tira de mes rêveries.

– Mouflon ! Bè kestufoulàààà ! Ta mèèère a téphoné taleur ! Rentre chez toi de suite ou je te fesse avec ma grosse pelle !

Je me mis à pleurer. Elle hurla :

– Régis Mouflon ! Je vais t'exploser la tronche ! Je suis en fureur ! Tu vas payer pour ton oncle !

Je vis la pelle s'élever dans le ciel, tenue à bout de bras par cette vieille folle. Elle allait s'abattre sur ma tête. Ma vie s'achevait ici, dans le potager. Je fermai les yeux, résigné à ce triste sort, les jambes coupées, le souffle court, comme dans un cauchemar.

Un cauchemar…

Mais bien sûr !

Tout cela n'était qu'un cauchemar ! Un mauvais rêve provoqué par l'excès de réglisse. Sans nul doute devrais-je à l'avenir me renseigner sur les effets hallucinogènes de cette substance. Tout à l'heure, je regarderais sur Google… Je taperais les mots clefs « bâton » et « réglisse » et enfin… je comprendrais. Évidemment.

« DINGUI DINGUI DONG… DINGUI DINGUI DONG »

Le réveil ! Ah ! Le réveil !

« DINGUI DINGUI DONG… DINGUI DINGUI DONG »

Je rouvris les yeux et, comme un éclair

zébrant le ciel, j'aperçus Barbara dans les airs, pilotée par mon oncle qui, moins sanglant, semblait se porter mieux. Il riait…

Berthe fouetta l'air avec sa pelle. Quelle tarte ! Elle manqua de peu de me décapsuler la tête du tronc. Elle pestait, verte.

L'écureuil m'agrippa à nouveau par les cheveux et me lança vigoureusement dans le cerisier d'un puissant coup de main de queue. J'étais à l'abri.

« DINGUI DINGUI DONG… DINGUI DINGUI DONG »

Ce bruit… ça n'était pas un réveil… non ! C'était une clochette que l'onclech agitait. La tante était folle de rage. Elle meuglait des insultes d'une violence inouïe.

– Il suffit Berthe ! Tu vas prendre fin ! tonna solennellement Charles en sustentation quelques mètres au-dessus du sol, confortablement installé dans son improbable brouette volante.

– Noooooooooooon ! cria Berthe. Pas devenir troooooonc !

Et Barbara se jeta violemment contre la vieille femme qui s'effondra brutalement comme l'arbre s'écroule, abattu par le dernier coup de hache du bûcheron. Elle geignit, implora une ultime fois mon oncle qui ne moufta pas.

– Regarde bien, le spectacle va commencer ! me chuchota l'écureuil.

– Le spectacle ? Quel spectacle ?

– Ben ! Le spectacle du retour floral ! Tu vas voir, c'est beau comme un sonnet de Ronsard.

– Euh… Tu les sors d'où tes répliques ?

– Des oiseaux !

…Avais-je besoin d'en connaître davantage ?

Bien sûr que non. J'ouvris donc grand les yeux sur le corps tremblotant de la tante Berthe, et j'attendis. La lune, pleine, était plus haute dans le ciel, bien au-dessus des brumes à l'horizon. On y voyait parfaitement bien maintenant.

Les jambes de la tante se mirent à saigner et ses veines, telles des vers de terre, transpercèrent sa peau pour plonger dans le sol. Ses cheveux s'épaissirent, s'allongèrent et se changèrent en branches. Son visage se pétrifia d'écorce, son corps devint tronc. Quelques secondes seulement venaient de s'écouler.

Berthe n'était plus. Un arbre mort l'avait remplacé.

– Demain je l'arracherai et nous ferons un grand feu dans le jardin ! s'exclama l'onclech satisfait. J'ai du nettoyage à faire avant l'été : m'aideras-tu Mouflon ?

– Et bien mon oncle… Je ne crois pas, répondis-je. Il se fait tard, et lorsque je vais rentrer, je vais prendre une méchante soufflée de la part de mon père. Je ne suis peut-être pas près de pouvoir revenir te voir !

– Mais ne t'inquiète donc pas Régis ! Je vais lui téléphoner et le rassurer : je lui dirai que tout cela est de la faute de la tante Berthe qui t'avait malencontreusement enfermé dans la cave.

– Bonne idée, Onclech !

– Je vais aussi lui dire que tu passes la nuit ici et que tu ne rentreras que demain… et que j'ai foutu dehors cette satanée tante ! Allez, viens, rentrons maintenant, tu dormiras dans la chambre silencieuse. Tu seras tranquille.

Nous rentrâmes en brouette, dans la maison.

– Veux-tu manger quelque chose avant de te coucher Régis ? Je peux te préparer une bonne soupe de légumes si ça te dit.

– Non, oncle Charles, j'ai juste envie de manger une madeleine. As-tu des madeleines ?

– Bien sûr ! Va voir dans le buffet de la cuisine… Bonne nuit Mouflon. Je téléphone tout de suite à tes parents avant de finir de me réparer dans le labo. A demain matin !

– Bonne nuit mon oncle !

Je pris le paquet de madeleines dans le buffet et en dévorai cinq sur le champ, les yeux rivés sur la pendule qui indiquait 1 heure 30. L'oncle, dans le salon, hurlait au téléphone.

« Mes pauvres parents… » pensais-je. Ils avaient du se faire un sang d'encre à mon sujet. Ils m'aimaient tant… autant que si j'avais été leur propre fils. Maman m'appelait « son chéri d'adoption ». J'avais trois sœurs aussi… toutes adoptées… Papa disait qu'il n'aimait pas concevoir les enfants, qu'il laissait cela aux autres…

Je sortais de la cuisine alors que l'oncle raccrochait le téléphone en maugréant.

« Maudits parents ! Jamais contents ! »

Quand il me vit, il me sourit et gentiment me demanda d'aller me coucher, ce que je fis sans me faire prier davantage. Je pris le chemin de la chambre silencieuse qui se situait à la cave, près de la champignonnière. Elle sentait bon la moisissure. Je m'y sentais merveilleusement bien. Je me glissai dans le lit humide et frais et actionnai le levier qui me recouvrit le corps de terreau, de glaise et de boue d'argile. J'adorais ce lit de terre.

Je m'endormis.

Quinze jours durant, je ronflai.

Et, lorsque je m'éveillai… j'avais pris racine. Par la bouche d'entrée d'air extérieur, j'aperçus les contours du corps d'un lapin. Celui-ci me parla :

– Hé Mouflon ! Enfin, tu t'éveilles ! On est mal mon garçon ! L'oncle a disparu depuis presque deux semaines, et toutes les expériences partent en levrette…

– Quoi ? Que me dis-tu là, grandes oreilles ? L'onclech parti ? Mais où ? Pourquoi ?

– C'est la police ! Ils l'ont embarqué ! me dit-il tout en me jetant une seringue emplie d'un liquide ocre. Injecte-toi ce truc ! ajouta-t-il. Faut nous aider Mouflon ! Surtout les petits !

– Hein ? De quels petits me parles-tu ?

– Ben… Des graines que tu as semées la dernière fois ! Elles ont germé et des cheveux sortent de terre ! Faut les nourrir ces gosses ! On y arrivera pas sans toi !

Les enfants… Ils naissaient !

Bon sang ! C'était vrai ! Et moi qui devenais champignon ! Avec ce qui me restait de semblant de main droite humaine, je me saisis de la seringue et m'injectai sans réfléchir son contenu. Je me sentis immédiatement partir dans un engourdissement général, particulièrement désagréable, mes jambes racines retrouvèrent leurs pieds qu'elles avaient perdus et, à nouveau libre de mes mouvements, je décidai de quitter la chambre. Je remontai au rez-de-chaussée de la maison, déverrouillai la trappe qui donnait sur le hall d'entrée, et me précipitai à l'extérieur, dans le potager. Berthe était toujours là, vieux tronc d'arbre mort aux branches asséchées. À ses côtés, Barbara ne bougeait plus. Dans le cerisier, un écureuil de bois pourrissait.

Une immense sensation de vide s'empara de toute mon âme d'enfant… champignon ?

Je courus tant que je le pouvais encore, au hasard, hagard, dans le jardin, et m'arrêtai près des framboisiers où je perçus un faible « hi-han » plaintif. L'âne était encore là, des framboises plein les oreilles.

– Et le lapin ? demandais-je. Où est-il passé ?

– Il s'est arraché… seul, pour te trouver.

Ce furent ses derniers mots. Il disparut sous le feuillage. Je filai dans la pelouse, non loin de là, à l'endroit même où j'avais planté les deux graines, et restais là, idiot, interdit, devant le spectacle le plus hallucinant auquel il m'ait été permis d'assister : deux petits crânes d'un blanc légèrement verdâtre, aux cheveux fins et blonds tels des fils d'or, jaillissaient de terre.

L'un d'entre eux s'élevait un peu plus au-dessus du sol, et j'aperçus des yeux noirs qui me fixaient. Des larmes boueuses coulaient…

C'est alors que je sentis une petite tape sur mon épaule. Je me retournai, effrayé. Ce n'était que le lapin :

– Tout est terminé ! me dit-il avant de se changer en salade.

Lentement, abasourdi, je retournai vers le cerisier et m'y fixai… en parasite.

Que se passa-t-il par la suite ? Je suis bien en peine de m'en souvenir.

Alors, inlassablement, pour ne pas oublier, je me raconte encore et encore cette histoire que maintenant je connais par cœur. Je puis vous la réciter :

« Quelle merveilleuse époque que celle où j'étais enfant, où j'allais à l'école la semaine et chez mon oncle Charles, le samedi. Celui-ci travaillait chez Clause, le marchand de graines comme il disait.

Lui n'en vendait pas. Il en fabriquait »… ■

**E-Traym** Qu'est-ce donc ? Un *AN*imal ? Un être *HU*main ? Une *BI*zarrerie de la nature ? Nous ne le savons pas…

Derrière ces lettres en vrac, mélangées, se cache en fait un *Anhubi*, assemblage confus de l'homme et de la bête, pêle-mêle chaotique dû au hasard d'une naissance incroyable, survenue un jour d'avril 1970.

L'E-Traym pond des mots qui bout à bout, par chance, font des phrases.

Il les assemble pour en faire des textes, qui parfois ont un sens… mais souvent, très souvent n'ont ni queue… ni tête.

En période de fructification, l'E-Traym est content.

En hiver, s'il gèle, il pète un câble…

Pour manger, il travaille… près d'une grande gare parisienne.

Il tapote sur les touches d'un clavier, répond au téléphone quand il sonne, et aux gens qui lui posent des questions étranges.

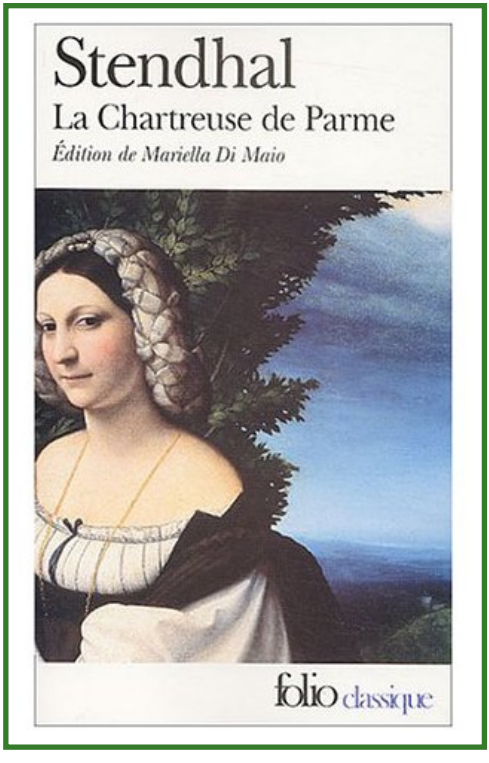
Marié, il a trois enfants.

L'E-Traym s'est remis à écrire en 2007, après 15 années sans pondre.

Il lui semble avoir fait quelques progrès…

**Trois Petits Points n°1 : La chaussette** - « *Télépathie et coccy-jambe* ».
**Trois Petits Points n°3 : L'onomatopée** - « *Ploppers* ».
**Univers VII d'Outre Monde** - « *L'homme télescope* »

# On n'a pas lu **mais** On a aimé quand même




## La Chartreuse de Parme

*de Stendhal (1839)*
*Edition de Mariella di Maio*

*ISBN (Folio) : 2070411389*

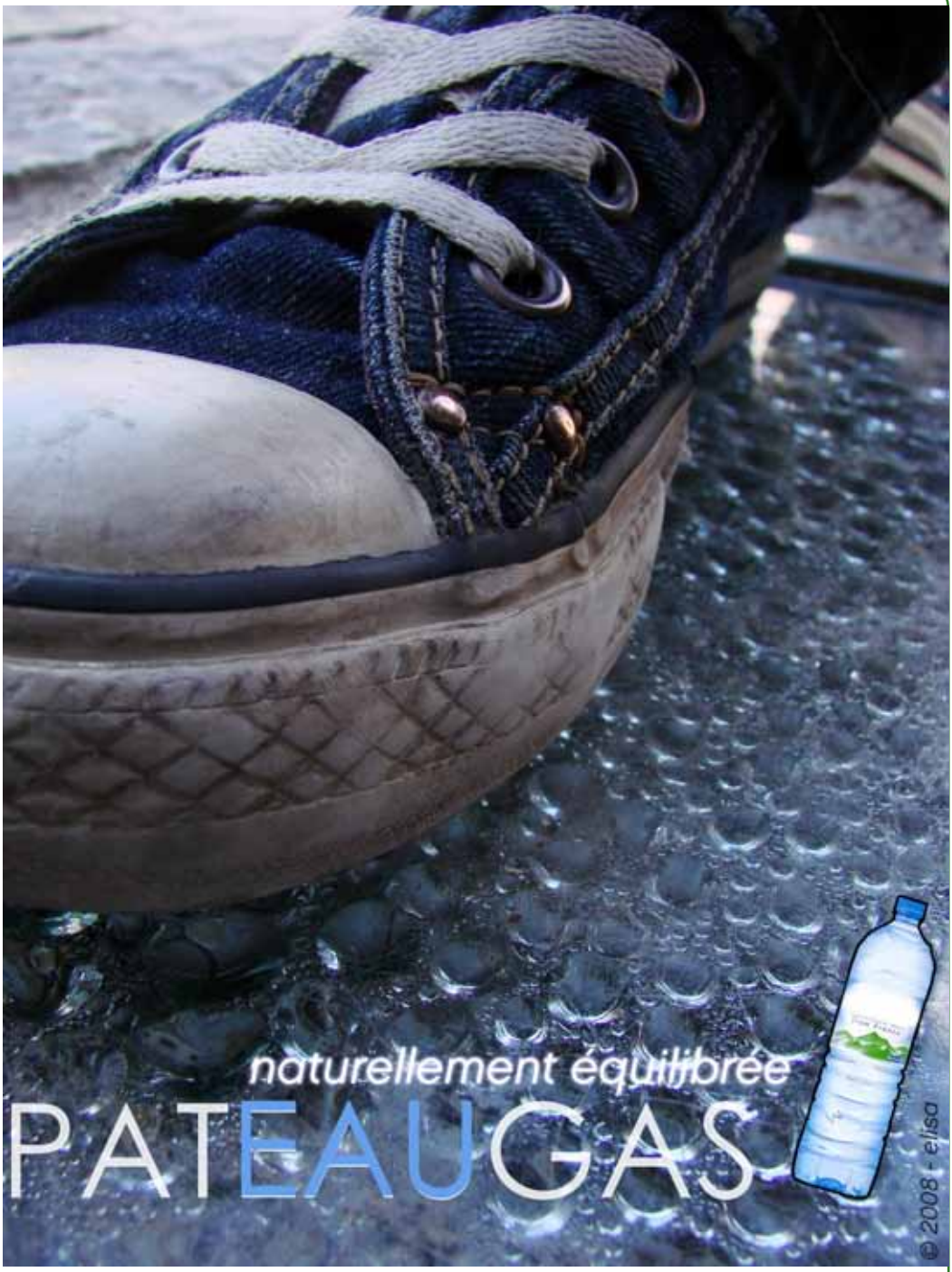
*En 1796, à Milan Fabrice del Dongo provoque l'amour de tous ceux qu'il croise. Le jeune boucher charcutier n'a pourtant qu'une passion : l'art d'affiner le jambon.*

*Contre vents et marées, il partira la recherche du degré d'hygrométrie idéal, une quête qui le conduira des saloirs de Milan jusqu'à ceux de Parme, de la grande boucherie de Waterloo jusqu'aux séchoirs du lac de Côme, pour finir à la prison de la tour Farnèse où une bouteille d'élixir de la Grande Chartreuse fera basculer son destin.*

*Un grand classique, véritable chef d'oeuvre de la littérature du XIXe siècle, qui prouve que même Stendhal aimait s'en payer des tranches.*

*Auteur : Stendhal*
*Editeur :Folio classique (existe chez d'autres éditeurs)*
*Date de parution : 1839*
*Collection : Classique*
*ISBN (pour l'édition Folio) : 2070411389*

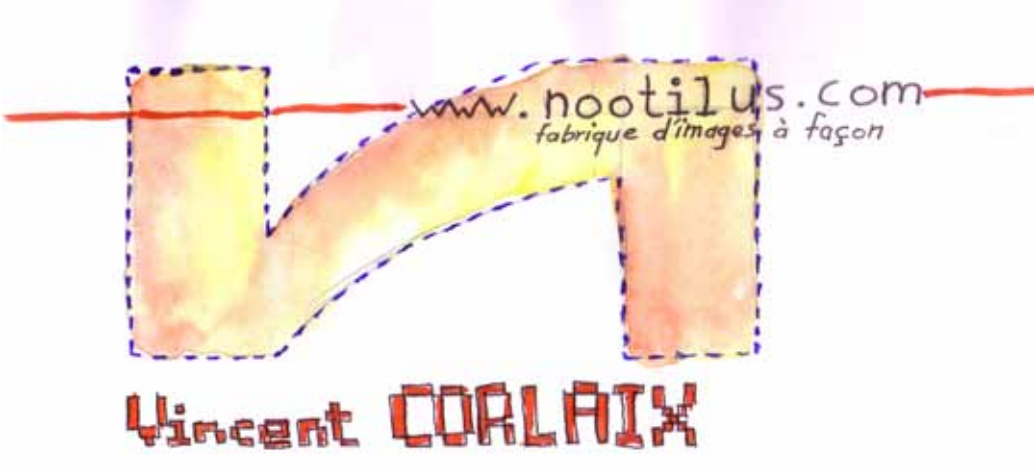
*Evariste Cuisson*


naturellement équilibrée
PATEAUGAS
© 2008 - elisa

## L'invité du numéro :

# Notre illustrateur de talent

*LE NOOTILUS est un individu étrange. Il se qualifie lui-même de «couteau suisse» du graphisme et du multimédia. En effet, lorsqu'il étale son cursus, on peut être surpris : sorti monteur vidéo d'une école parisienne, il travaille deux ans sur des bancs de montage virtuel avant de retourner à l'école pour cette fois étudier l'infographie et le multimédia, pour retourner travailler sur de la vidéo mais cette fois en tant que cadreur et composeur (truqueur en d'autres termes).*




*En changeant de région il change aussi de métier et travaille quelques années comme imprimeur numérique. Finalement il envoie tout ça balader pour se mettre à son compte comme micro-éditeur (d'un fanzine dont on taira le nom ici) et illustrateur graphiste.*

*Vous avez pu voir ses oeuvres dans les pages de* MéMo n° 19-20*, et dans* Trois Petits Points n° 3*. Il a dernièrement signé la couverture du premier roman de Philippe Heurtel,* Psykoses*, aux éditions* ***Rivière Blanche****. Il délivre également un strip très orienté «geek» pour un site dédié aux ultra-portables (www.eeepc-logiciels.com).*

*N'hésitez pas à fouiller son site pour plus d'informations et de belles images :*

**www.nootilus.com**

*Addentum : l'illustration de la nouvelle «Si même les tomates meurent» est de Mélanie Kalamarius, et la fausse publicité «Pateaugas» est de Elisa Bogdan.*

# BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner ou me réabonner à Marmite & Micro-Ondes pour un an (4 numéros[1]) au prix de 10 €uros.

NOM : ..... PRÉNOM : .....
ADRESSE COMPLÈTE : .....
.....
CODE POSTAL : ..... VILLE : .....
ADRESSE E-MAIL : .....

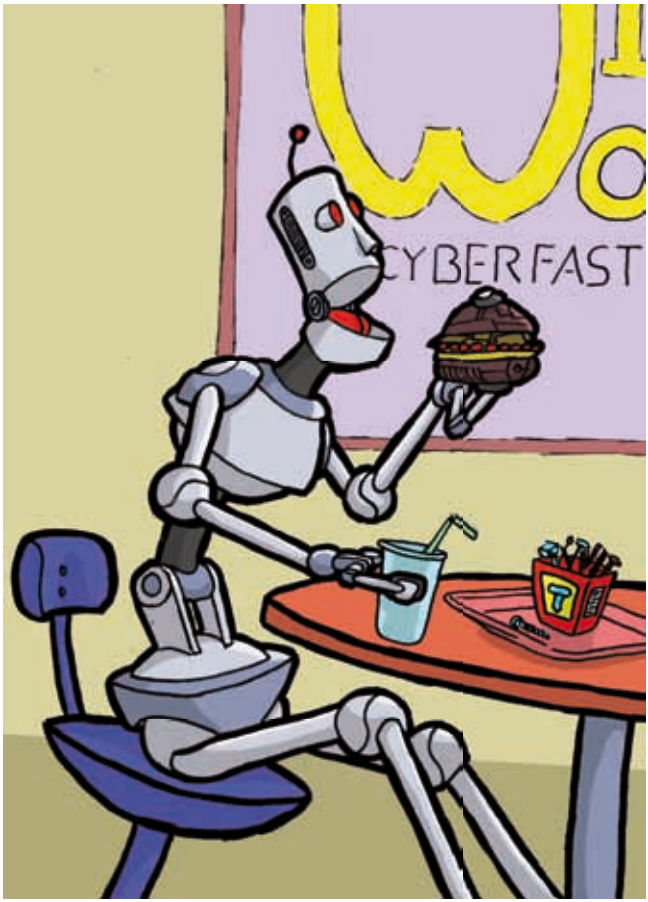
Je règle par :
- chèque à l'ordre de Vincent Corlaix
- virement Paypal (redaction@marmite-et-micro-onde.org)

Marmite & Micro-Ondes - c/o Vincent Corlaix
24, rue Manuel - 123100 Aix-en-Provence

1 - ainsi que tout hors-série paru durant cette période

## •LE GUIDE DU SPACE-ROUTARD *de Vincent Corlaix*

I●I **Le Dô-kw-Mû** *(Secteur F3/Π7/29,7)* : Espace privé localisé sur 3D-VOR (fréquence 117.9) - ∈-com : dokwmuΣdkm17.9. La spécialité du *Dô-kw-Mû* est l'abstraction mathématique. Créée par Kâ-wx-Kä, chef abstracteur natif des amas globulaires du Cheval-Serpent, cette table s'adresse à ses coplanétaires uniquement, seuls êtres vivants à avoir les facultés mentales qui se sont développées au détriment des autres fonctions biologiques. Le chef propose donc un assortiment de variations mathématiques pluridimentionnelles, un choix soigné d'itérations sur *n* niveaux et pour les gourmets, une série de grilles mutatives basées sur les équations quantiques de Floyd-Kampff. L'accueil suit les règles protocolaires des habitants du Cheval-Serpent, soyez-en conscient (ils se vexent très facilement si vous vous trompez dans l'enchaînement des couleurs). *Compatibilité* : à déconseiller aux sentients de niveau 13 et inférieur (risque d'ennui profond, de congestion cérébrale et surtout de sous-alimentation), seconde virtualité SL1.3 adaptée. Compter 150 globes pour 1/2 cycle universel de résolution, et jusqu'à 400 globes pour 5 c.u. de travail. Super-calculateur autorisé. ■




***Vous écrivez ?*** Auteurs de nouvelles, articles, brèves, critiques (gastronomiques, astronomiques, littéraires) : n'hésitez pas à nous proposer vos œuvres. Tous les genres sont les bienvenus (science-fiction, fantasy, polar, humour, etc...). Envoyez vos textes en RTF avec décompte des signes (pas de limite). Si vous voulez nous les soumettre par courrier, n'oubliez pas de joindre une enveloppe timbrée avec vos coordonnées pour la réponse.

***Vous dessinez ?*** Si vous taquinez le pinceau comme la palette graphique, soyez sympa de nous en faire profiter ! La Rédaction est en constante recherche de talents d'imageurs en tous genres, tout format et toute technique. Nous vous offrons même un espace de présentation sur le site !

***Vous voulez nous contacter ?*** Rien de plus simple : sur le site internet *www.marmite-et-micro-onde.org*, ou par mail à *redaction@marmite-et-micro-onde.org* et par courrier à *Vincent CORLAIX, 24 rue Manuel, 13100 Aix-en-Provence*.